

Carnets de Florence

Paul Chanel Malenfant

Number 90, Summer 2001

L'invitation au voyage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14628ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Malenfant, P. C. (2001). Carnets de Florence. *Moebius*, (90), 85–88.

PAUL CHANEL MALENFANT

Carnets de Florence

Sept heures ont sonné au beffroi de la tour.

Stendhal, *Florence*

Il lui semble n'avoir rien vu de Florence durant ces cinq journées parfaites, lumineuses. Ni les extravagantes dorures du *Il Duomo* ni les sombres arcades de la *Galleria degli Uffizi*. Rien. Somnambule. Il aurait erré dans les rues florentines comme en des lieux anonymes du monde.

Ce voyageur est un homme de cinquante ans qui pense intensément à la mort de sa mère. Est-ce moi, effrayé à l'idée de la mort de ma mère, ce désastre à venir qui anéantit déjà les ors et les lumières, qui abolit les merveilles vacillantes de la ville?

Je ne conserverai de tout cela, de ce temps d'insoutenable distraction de la terre, qu'une vague mémoire. Je me souviendrai seulement que partout cela était bleu et beau.

*

Repris de justice. Cinq jours, cinq nuits d'un homme de cinquante ans dans une ville éternelle.

Il a regardé à la fenêtre. On pourrait même dire qu'il n'a fait que cela: regarder à la fenêtre de son hôtel, *Il Guelfo Bianco*. L'éclat des lauriers roses. Les chats maigres sous les feuillages. Des passants, *Via Cavours*, dans la somnolence de la canicule. Des oiseaux fous.

L'attente d'un événement dont il ne veut pas qu'il se produise. Une idée fixe.

Et pendant cinq jours et cinq nuits, cet homme sans rêve, anéanti par la beauté des choses, passe sous silence et court à sa perte dans les rues de Florence.

*

Laissé seul à lui-même avec son âme d'homme vieillissant. Nappes blanches. Ogives. Odeurs de cuir et de cambouis. La femme de chambre, à l'hôtel – col de dentelle et chemise de lin –, le salue, gorge déployée: *Monsieur Paulo! Comme mon fils!*

L'histoire de cet homme surgit d'un trait dans sa mémoire. Ses lueurs. Ses abandons. Marée haute en plein visage.

Et la besace du mendiant sur le parvis de l'église des Saints Innocents, la voix de crécelle de la gitane, l'air de guitare mêlé à la rumeur de la *trattoria*, les choses éclatent d'existence. Tables d'harmonie du monde.

Viendront les larmes, larmes d'âge mûr. Devant l'extrême douceur des collines de San Miniato.

*

Sans raison d'être là et pris de vertige devant l'immensité, en lui, de l'espace vide. Devant ses fêlures, ses blessures. Face à l'imagination obstinée de sa propre mort. Dans le cloître de San Marco, il tourne autour du cèdre millénaire. À sa taille, le souvenir des cerceaux de l'enfance. Mémoire des étés de framboises et de fougères. Éternités lointaines.

Les roses flambent dans les pots de grès. Les pigeons sont immobiles, soudain. Les années n'ont plus cours.

Il se penche à la fenêtre des cellules du couvent. Il écoute les cliquetis de clefs, les murmures de prières. De litanies latines. Les moines marchent sur la pointe des pieds. Tu entends le froissement rugueux des bures. Passé simple.

Et tu voudrais embrasser les mains de l'ange, à genoux devant la Vierge, dans la Visitation de Fra Angelico.

*

Goût de l'orange. Air de violoncelle entre les volets. De la fontaine aux anges sans paupières à la colombe de faïence dans la vitrine, les choses occupent la pensée, endorment le cœur dans du coton doux.

Le voyageur oublie qu'il est en train de vivre, que sa vie passe dans la perte de ses pas parmi les rues de Florence. La lumière baisse dans son dos tandis qu'il s'éloigne avec la ligne d'horizon. Un plan de Bramante, le monde

est en ordre. Dans les jardins, les mères bercent leurs enfants sur leurs genoux. Les nuits ne tomberont plus sur la face de la terre. Le temps s'éclipse.

Branle-bas de la lumière. Cet homme de passage entre dans l'éclat du siècle finissant. Dans le tremblement de l'ultime abandon.

*

À l'œuvre du carnet de voyage. Tu penses *au fil des jours* comme les vieilles mères qui savent lire les étoiles et les feuilles de thé. Des matières, des formes sur des socles : du bronze, du marbre. Les corps italiens, de toute éternité, résistent à la ruine. Mélancolie, tu laisses filer les heures, le cours des choses sur la Toscane assoupie.

Col matelot, rayures marines, un éphèbe passe, multiplié aux reflets d'une vitrine. Torsion des hanches, motte de muscles sous le denim. Foule des profils décroissant dans l'ordre du désir. À Florence, le regard laisse des traces sur les murs. Et des tatouages sur la poitrine des adolescents aux anneaux d'or.

Alors tu rêves – *dans les siècles des siècles* – de parler toutes les langues.

*

Épelle ce mot – *éphémère* – pour sa résonance dans les chambres vides. À la *Galleria dell'Accademia*, le David défie le temps dominant la théorie des esclaves, défilé des pierres brutes émergeant de la pierre. Vacarme du clignotement des néons, des appareils photographiques.

(Elle disait, faufilant un ourlet de robe, *la vie est trop courte*... Des bleus aux coudes de la mère, des araignées aux cheveux et les lèvres qui tremblent sur le trou de mémoire de la prière. Apprise par cœur.)

(*Dans mon temps*... dit-elle encore avec des gourmandises de pivoines, des élégances de gants de pécar.)

Des guerres, des désastres, des fins du monde entre les gestes du jardin, entre les langes et les limbes. Entre les nouveau-nés et les cadavres. Racines d'ancêtres.

Elle n'a jamais vu ce colosse de marbre. Il a traversé les champs de mort. Voici qu'il avance, debout et triomphant, à perte de vue et nu, comme un fier fils de personne.

*

Qui donc n'a jamais rêvé de le boire, à pleine bouche, son sexe fondant dans la gorge comme une arme à feu? Flux du sperme dans les yeux parmi les terrasses et les coupoles, les arcades, les nébuleuses. Tous les corps érigés de la foule dans la salle fulgurante.

(L'enfant lèche le fer gelé, se brûle les papilles, irrite la plaie du froid sur la langue à vif.)

Les malheurs du monde sont déportés dans le pays d'oubli. L'Histoire efface les portes marquées de rouge. Le sang des fils retrouve le goût de l'oseille et du maïs.

À perpétuité, comme on regarde la mer dans un miroir, les hommes infiniment s'abandonnent à la jouissance. Vienne la pensée de Michelangelo Buonarroti qui, de grand amour, l'aima.

*

Dans la chambre, les ailes de la nuit se sont dissoutes. Dans les limbes, s'en sont allés les anges gardiens de jadis. De tout son corps, il imagine le souffle haletant de sa mère à l'agonie. Et pour mettre son cœur à nu, il allume une lampe.

Au miroir, ralenti, paraît la figure du père, une main sur les lèvres en guise d'adieux. Envol de baisers. Le corps étranger du père sombre dans le grand trou universel.

(Il déposait au fond du jardin des cuves de cendres. Pour la tendresse, j'ai le désir, dans ma main, d'un caillou, d'une noix, d'une plume d'oiseau...)

Et soudain je me désespère de la foule des cadavres mutilés qui jonchent le sol de la planète.

*

Les quais des gares sont si propices à la douleur. Le seul profil de cette femme vêtue de vert, assise sur un banc, un livre sur ses genoux. À ses pieds, trois oranges dans un panier d'osier comme dans un tableau de Cézanne. Dans l'air, du sens, déliquescent.

Et cette scène d'abandon de la femme aux oranges – ma mère? – est plus vraie qu'une nature morte.